



Numéro : 29

Juillet 2012



« Sur le pont des désirs » par Jacques Teulet (acrylique sur toile)

LES DONATEURS DES VITRAUX DE L'ÉGLISE D'ALLES.



Saint Joseph et l'enfant Jésus

SUR le côté gauche de la nef de l'église de Alles, partie où par tradition, se réunissaient les hommes, figure le vitrail offert par le curé Gérard et les « hommes catholiques d'Alles ». Ce vitrail représente saint Joseph et l'enfant Jésus.

L'abbé Pierre Gérard a effectué la presque totalité de son sacerdoce à la paroisse de Alles.

Il est né au village de La Grange sur la commune de Douchapt le 29 décembre 1846. Douchapt, du canton de Montagrier, est située à 8 km de Ribérac.

Laurent, père de Pierre, est mentionné comme maçon mais l'acte de naissance précise, tailleur de pierres ce qui indiquerait une qualification bien particulière dans l'art de la construction.

SOMMAIRE

RUBRIQUE MÉMOIRE

Les donateurs des vitraux de l'église d'Alles par Gérard MARTY (pages 2 à 4).

Dépêches télégraphiques à Périgueux en 1870 par Gérard MARTY (pages 16 à 23).

Le Bugue au temps du cours complémentaire par Gérard MARTY (pages 5 à 7).

RUBRIQUE PASSION

Jacques Teulet : le hasard et la passion par Gérard MARTY (pages 8 et 9).

David, le murailleur (pages 10 et 11).

RUBRIQUE OCCITAN

Del temps que lo bestium parlavan per Gérard MARTY (pages 12 à 15).

Au temps où les bêtes parlaient par Gérard MARTY (pages 12 à 15).

RUBRIQUE ACTUALITÉS

Arc-en-ciel sur la colline de Fourque (page 4).

Distinction au « Vieux Logis » (Page 24)

Sur votre agenda (page 24).



Cartouche de dédicace

Toujours est-il que Laurent a parfaitement signé l'acte de naissance, contrairement aux deux témoins. La maman s'appelait Léonarde Subrenat.

Pierre Gérard fit ses études au petit séminaire de Bergerac puis au grand séminaire de Périgueux. Il est sous-diacre en 1871, diacre en 1872, ordonné prêtre à Périgueux le 25 mai 1872 et affecté à la cure d'Église-Neuve-de-Vergt tout en étant vicaire à Vergt.

Un an plus tard, le 4 novembre 1873, Pierre Gérard devient curé de Alles et le restera jusqu'à sa mort le 30 avril 1918 soit pendant 45 ans.

Son action sacerdotale nous est connue grâce à la nécrologie rédigée par le chanoine Monzie, doyen de Lalinde qui, étant séminariste, était venu en vacances au presbytère de Alles. Il rappelle que Pierre Gérard avait succédé à Arthur Rousseau devenu chanoine honoraire et curé de Bourdeilles.

Malgré une santé fragile, l'abbé Gérard se distingua, dès le début, par une intense activité desservant également la paroisse de Cussac.

Il tira parti de l'arrivée du chemin de fer à Alles pour organiser presque chaque année des pèlerinages à Lourdes qui, au retour, se terminaient par des messes réunissant de nombreux fidèles autour des pèlerins.

Son action se porta également sur la rénovation de l'église. En cela il fut aidé par l'abbé Delluc, natif de Alles et curé de Biron qui a lui-même offert un vitrail dont nous avons parlé dans un précédent numéro du *Chalelh*. Tous les vitraux étant datés de 1883, on peut imaginer que leur mise en place a été organisée par l'abbé Gérard dans le cadre d'un vaste chantier de rénovation qui porta sur l'ensemble de l'édifice sous la direction d'un artiste dénommé Dannery.

À l'intérieur, le maître autel fut restauré et l'on peut penser que les connaissances en menuiserie de l'abbé Delluc furent précieuses.

Des peintures murales ornèrent le plafond du chœur ainsi que les chapelles du transept et la voûte se trouvant à la croisée.

De ces peintures, il reste au-dessus de l'autel, la représentation de la lapidation de saint Étienne, patron de la paroisse. Les anciens habitants se souviennent également de la chaire en noyer blond qui était accrochée à l'angle droit de la croisée du transept. Le chanoine Monzie mentionne également l'installation de « trois cloches puissantes » qui viennent s'ajouter à ces vastes travaux dont l'achèvement fit l'objet d'une inauguration solennelle.

À partir de 1905, les lois sur la séparation de l'Église et de l'État entrèrent dans ses préoccupations premières. Ces lois devaient se matérialiser par la venue dans chaque commune d'un agent des Domaines pour procéder à l'inventaire des objets contenus dans l'église.

Dans un premier temps l'abbé Gérard s'opposa farouchement à cet inventaire. Dans un discours prononcé en chaire et repris dans « La semaine religieuse » en 1905 il rappela : « À la révolution de 1793, les femmes d'Alles chassèrent ceux qui voulaient leur voler leurs cloches ; espérons qu'elles sauront faire leur devoir et défendre non seulement leurs cloches, mais leur foi et leur autel⁽¹⁾ » et se prononça « pour une résistance à outrance⁽¹⁾ ».

Finalement il a fait partie des « 20 desservants qui n'ont que faiblement résisté et se sont inclinés devant la force sans essayer de provoquer des troubles⁽¹⁾ ».

Le déclenchement de la guerre en 1914 et la mort de soldats qu'il avait baptisés, altèrent gravement sa santé, la paralysie le gagna peu à peu. Il fut secondé par l'abbé Bouyssou, ancien curé de Limeuil.

L'abbé Gérard mourut le 30 avril 1918. Le décès fut déclaré à la mairie par Fernand Delteil, sacristain domicilié aux Jarthes, l'instituteur Lassagne étant témoin. Les obsèques furent célébrées le jeudi 2 mai.

Il fut inhumé au cimetière de Alles où reposaient son père et sa mère. Le baron de Labatut, résidant à Ferrand, prononça un discours d'adieu au nom de la population alloise.

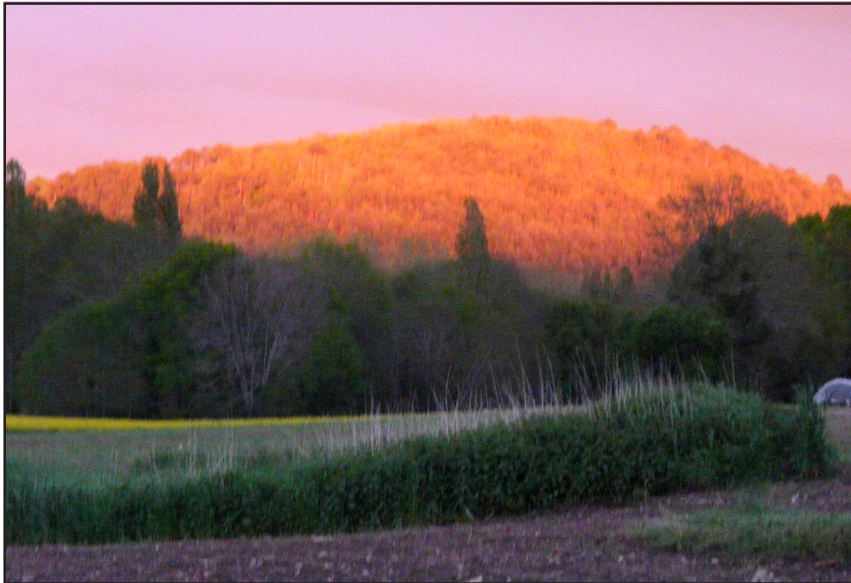
Informations recueillies auprès de l'abbé Bouet aux Archives Diocésaines

⁽¹⁾ voir « La séparation de l'Église et de l'État en Périgord » de l'abbé Pierre Pommarède



La lapidation de saint Étienne, peinture au-dessus de l'autel

ARC-EN-CIEL SUR LA COLLINE DE FOURQUE



La colline de Fourque, sur la commune de Saint-Chamassy, culmine à 185 m. Sa courbe en chapeau de gendarme est bien reconnaissable au-dessus du lieu-dit Le Mouscard. Le samedi 29 avril, à 21 h, par une soirée orageuse, elle s'illumina soudain d'une clarté irréaliste que la photographie a bien restituée. Elle était éclairée par un immense arc-en-ciel qui disparut au bout de quelques minutes.

LE BUGUE AU TEMPS DU COURS COMPLÉMENTAIRE

(SUITE)

Juste à côté du cordonnier, le marchand de cycles a, lui aussi, gardé son aspect des années 50. Le mécanicien est toujours à son magasin, même s'il se fait aider par son fils de temps en temps. Par contre le matériel en magasin a beaucoup changé, les bicyclettes n'ont plus du tout la même allure. Les vélos à trois vitesses ont été remplacés par des engins à six vitesses à l'arrière et triple pédalier capables de passer par tous les chemins : c'est à ce prix que l'industrie du cycle a pu trouver un nouvel essor.



Et toujours le marchand de vélos...

Face au cordonnier et au mécanicien de vélos, figure toujours l'hôtel de Paris. Son restaurant était réputé et faisait le plein les jours de foire échelonnés au long de l'année.

Il y avait la foire des Rois le 7 janvier. C'était le moment pour tous les fermiers de présenter leur production en matière de canards et d'oies engraisés au cours de l'hiver et surtout de superbes foies gras. À cette époque, c'était le foie d'oie qui avait la cote.

Le succès de la foire du 25 février dépendait des conditions météorologiques souvent mauvaises en cette saison. On y vendait les paires de bœufs qui avaient passé l'hiver dans les granges pour prendre du poids.

La foire du 25 avril avec l'arrivée du printemps était l'occasion d'acheter les oisons qui allaient être élevés dans les fermes. Après les moissons, ils étaient gardés dans les chaumes et ne laissaient perdre aucun des épis oubliés par la faucheuse. En automne, c'étaient des oies corpulentes qui étaient enfermées pour être gavées au maïs pendant quelques semaines.

Le 30 septembre était la foire de la Saint-Michel, foire importante pour deux raisons : les agriculteurs y achetaient les bœufs qui allaient faire les semailles d'automne, en outre c'était l'époque des changements de métayers dans les fermes et donc des ultimes arrangements avec les propriétaires.

La foire la plus importante se tenait autour du 25 août, elle était dite foire de la Saint-Louis. Elle était liée à la fête votive qui avait lieu le dimanche le plus proche de cette date.

Le mardi était consacré aux bovins tandis que les moutons se vendaient le jeudi. Le foirail se tenait sous les platanes du Pré Saint-Louis. En cas de besoin on pouvait avoir recours à la bascule municipale qui était située en face de la gendarmerie.

Les cochons avaient leur foirail au départ de la route de Manaurie sur une petite place en pente.

Les foires de la Saint-Louis se déroulaient donc pendant les grandes vacances mais toute la famille s'y rendait pour des motifs différents .

Ma mère pouvait y vendre quelques paires de poulets puis faire des achats pour les besoins de la maison. Mon père, s'il n'avait pas de bœufs à vendre, s'informait des cours des bestiaux.

Quant à moi, j'ouvrais des yeux incrédules devant la prodigieuse diversité des articles proposés sur les étals. En outre, il y avait la surprise des rencontres qui me faisaient découvrir une foule de cousins éloignés.

L'activité était intense à l'Hôtel de Paris. Les clients consommaient à l'ombre des tilleuls de la cour. Dans la salle du restaurant, les consommateurs avaient dégusté les morceaux de gigot accompagnés des haricots blancs aux couennes.

Il faut rappeler aussi que les ventes d'animaux sur le champ de foire se terminaient au restaurant où le vendeur offrait le tourin et le chabrol à l'acheteur et à l'accordeur, incontournable sur les champs de foire. Il arrivait comme par hasard au moment où le vendeur annonçait qu'il ne rabattrait plus un sou et où l'acheteur avait dit son dernier mot.

L'affaire semblait perdue, cependant, l'accordeur en discutant séparément avec l'un et l'autre, leur faisait comprendre qu'ils n'étaient pas si éloignés et tentait de rapprocher les points de vue sur un prix médian justifiant l'effort que chacun était apte à consentir. Il savait discerner le moment où il pourrait prendre la main du vendeur et celle de l'acheteur pour les faire frapper l'une dans l'autre. À ce moment-là, le marché était conclu : cela valait bien un tourin, le chabrol et un petit casse-croûte que l'on appelait le « vinage ». Le vendeur conservait les cordes avec lesquelles il avait amené les bêtes. L'acheteur qui avait payé le café et « la goutte » devait se procurer les cordes pour emmener les animaux.

En poursuivant sur le côté de l'Hôtel de Paris, on se retrouve à l'entrée du magasin de mode « À la Tentation ».

Je ne comprenais pas pourquoi on voulait, par cette enseigne, insinuer qu'un achat était une faiblesse humaine. Inciter le client à acheter en le culpabilisant, fallait le faire !



Le magasin de la Tentation vers 1930

Je crois que cette impression m'est restée et chaque fois que j'ai eu à faire un achat, je me suis demandé si je ne « succombais pas à la tentation ». Comme la vitrine présentait sur la rue principale les habits féminins, je me disais que les dames étaient susceptibles d'être tentées plus que les hommes. Ceci ne doit être que l'effet d'une pensée farfelue puisque le magasin a survécu avec toujours la même enseigne depuis la création.

La carte postale reproduite à la page précédente peut être datée autour des années 30 et semble indiquer qu'elle a été prise au moment d'une inauguration.

À côté du magasin de mode, s'ouvrait une pâtisserie dont la réputation n'était plus à faire tant la clientèle lui était fidèle.

La carte postale ci-dessous montre le trottoir opposé. La biscuiterie avait disparu mais des anciens m'ont vanté la qualité des biscuits Aragon.

Le café des Sports était un autre point névralgique de la ville du Bugue. Il était tenu par M. Touron qui, en face, avait un magasin de meubles.

Toujours en remontant la rue de Paris, à l'angle de la rue du Couvent, s'ouvrait la vitrine d'un tailleur pour hommes.

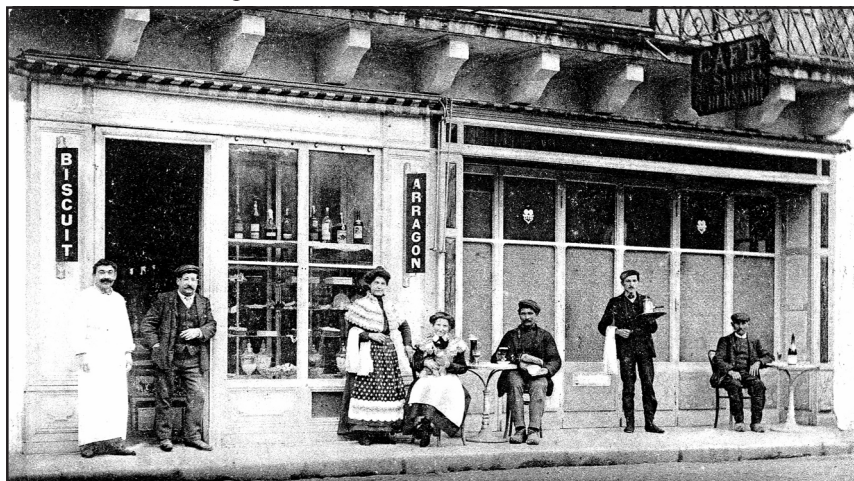
Cette profession qui existait au XIX^e siècle jusque dans les villages de campagne, était rudement concurrencée par le prêt-à-porter que l'on trouvait « À la Tentation » mais aussi sur les bancs les jours de foire. Certes, cela avait peu à voir avec le sur-mesure du tailleur et ses trois essayages. La confection industrielle avait entamé la conquête du marché et je crois que c'était le seul tailleur au Bugue à vivre, à ce moment-là, uniquement de son art. Il a d'ailleurs très vite senti le danger et entamé quelques années plus tard une reconversion dans le transport des bagages puis des personnes.

Ce tailleur avait un fils avec lequel j'étais entré la même année au cours complémentaire. Il est devenu un ami car nous avons suivi plus tard une carrière parallèle.

En face du tailleur, le fils du boulanger était lui aussi au cours complémentaire mais il n'avait qu'un projet : prendre la suite de ses parents. La boulangerie existe toujours.

Gérard MARTY

À suivre



Le Café des Sports

JACQUES TEULET : LE HASARD ET LA PASSION.

M E RENDANT un jour des années 80 à une réunion dans le bâtiment de l'Union Internationale des Chemins de fer à Paris, je vis qu'une exposition de peinture y était organisée par le Comité d'entreprise. Quelle fut ma surprise en découvrant sur le document de présentation que le peintre s'appelait Jacques Teulet, natif de Alles-sur-Dordogne !

J'avais été à l'école communale en même temps que sa sœur mais j'étais parti quand Jacques et son frère la fréquentèrent à leur tour. C'est donc dans le XV^e arrondissement de Paris que nous fîmes connaissance Jacques et moi.

Depuis quelques années, revenus tous deux sur notre terre natale, nous avons pu approfondir cette amitié née sur les bords de la Seine.

Lorsque Jacques parle de sa vocation d'artiste peintre, il insiste sur le hasard et les rencontres qui lui ont fait connaître les premiers rudiments de la peinture, puis l'histoire de la peinture par la fréquentation des musées parisiens, la pratique par l'observation des peintres de la Butte et enfin les premières expositions suscitées par des artistes devenus ses amis.

Il faut dire que la fibre artistique était dans la famille depuis longtemps mais on ne le savait pas encore.

Le père de Jacques était maçon. Ce métier, juste après la guerre, était encore particulièrement pénible : de lourdes pierres à mettre en place à la main, des travaux sur les toitures où il fallait monter les tuiles à l'échelle pour ne citer que les plus courants. Il se donnait entièrement à son métier et à sa famille de trois enfants.

En retraite, le père de Jacques se mit à sculpter les pierres. Ses mains, reposées du maniement de pesantes charges, firent naître un monde de gracieuses naïades et de charmantes nymphes qui dansaient sur les linteaux des cheminées.

Mais Jacques était déjà loin, à Bordeaux ou à Paris... Il tient à rappeler que sa première rencontre avec la peinture se fit quand un jeune adolescent vint passer des grandes vacances à Combe, gros village de Alles. Le jeune homme sortit de ses bagages des pinceaux, une toile blanche et des couleurs. Et Jacques vit que les couleurs faisaient naître des formes sur le tableau par la seule volonté du peintre. C'était une évidence, il serait peintre... Le jeune homme devint un artiste-peintre connu que Jacques fit revenir à Alles bien plus tard, à l'occasion d'une exposition qu'il y organisa.

Quand il sortit des études secondaires, l'exode rural était à son paroxysme. Toute une génération de Périgourdins se retrouva du jour au lendemain au service de quelque administration en région parisienne. Pour lui ce fut ce qu'on appelait les PTT : il y avait tant de courrier à trier dans la capitale !

Se loger n'était pas une mince affaire à Paris à cette époque : il se retrouva à Montmartre ! La place du Tertre avec sous les yeux des artistes à l'œuvre !

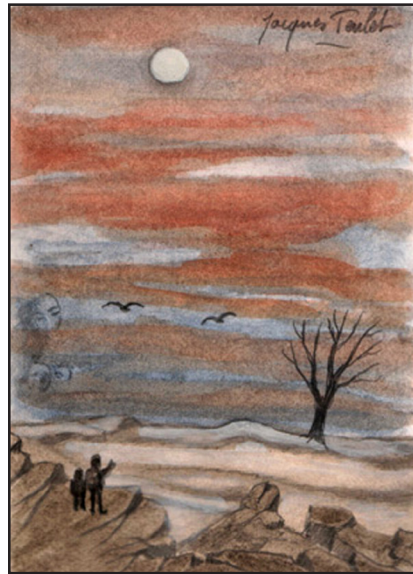
La visite des musées parisiens lui enseigna les écoles qui ont fait l'histoire de la peinture. La simple représentation ne lui suffisait pas. Il voulait faire passer dans ses tableaux à la fois ses rêves et son monde imaginaire. Spiridon, un peintre très actif, qualifia sa peinture de symbolique. Le qualificatif lui plut, il l'adopta et construisit des paysages réels à travers une vision onirique.

Entre temps, avait été créée à la Poste, une agence de presse pour la publicité et les campagnes d'affichage. On demanda un volontaire pour l'animer. Jacques fut ce volontaire et se frotta avec fougue aux métiers de journaliste et de créateur d'affiches. Il s'engagea avec passion dans l'étude de nouvelles techniques.

Louis Vuillermoz, second Grand Prix de Rome en 1948, lui enseigna la lithographie aux Ateliers de Saint-Maur.

Astolfo Zingaro l'encouragea à exposer, ce qu'il fit dès 1979 à Paris. À partir de ce moment il fallut bien plonger dans la faune complexe et pas toujours désintéressée des organisateurs d'expositions.

Ses rencontres avec le poète et auteur de chansons Bernard Dimey et l'auteur-compositeur-interprète Jean-Claude Annoux (Prix Charles Cros en 1965 pour « Les jeunes loups ») lui inspirèrent des séries d'œuvres qui donnèrent lieu à diverses expositions communes.



« Sables » par Jacques Teulet

Jacques travaille toujours à son atelier sur les hauteurs de Alles. On dit que cet été, ses dernières créations y seraient exposées.

En attendant, on peut toujours visiter sur Internet, son musée virtuel : www.jacteulet.4yu.fr **Gérard MARTY**



« Sylphide » par Jacques Teulet (Lithographie)

DAVID, LE MURAILLER.



Détail d'une muraille en construction à Cadouin

DAVID a toujours aimé les pierres. Celles qui ont bâti les murailles sans liant courant sur les collines bordant la Dordogne. Là, elles retiennent les terres pour éviter qu'un vallon se creuse irrémédiablement. Ailleurs, elles découpent les coteaux en terrasses sur lesquelles on a cultivé la vigne. D'autres, moins voyantes, soutiennent une route ou une voie ferrée.

Un évènement décisif pour David s'est produit en mars 2010 : l'activité de murailleur a été inscrite au répertoire des métiers. Pour mériter ce titre, il entreprit aussitôt un stage de formation qualifiante. Après trois mois passés sur des chantiers de Lozère et du Gard conduits sous l'égide des Artisans Bâisseurs en Pierres Sèches (ABPS) et un examen, il obtient un certificat de qualification professionnelle de bâtisseurs en pierres sèches, schistes, granits et calcaires.

Il faut dire que les murs en pierres sèches existent partout en France et dans le monde. En Dordogne on rencontre principalement du calcaire, dans le Midi, beaucoup de schistes tandis que dans le Massif Central et en Bretagne le granit est majoritaire.

Le calcaire lui-même se présente sous des formes très différentes. Des carrières de la vallée de la Beune, on extrait toujours un matériau qui se débite en blocs parfaitement équarris. Relativement friable à l'extraction, il durcit dans le temps et constitue les linteaux de portes.

Quand le calcaire se sépare en plaques, comme près des cabanes du Breuil à Saint-André-d'Allas, on obtient des lauzes qui se prêtent bien à la construction de murailles. Les lauzes ont servi également à édifier ces fameux toits du Sarladais à la pente particulièrement raide.

La plupart du temps on utilisait pour élever ces murailles les pierres retirées de champs et entassées en attendant leur utilisation. Ce matériau est particulièrement divers en dimensions et formes.

Tout l'art du bâtisseur consistera à agencer les différentes pierres afin que l'ouvrage soit solide et remplisse la mission pour laquelle il a été élevé, par exemple, le soutènement des terres tout en offrant un aspect agréable. La muraille par le couleur de sa pierre s'harmonise bien avec le paysage environnant.

Elle agit comme un filtre et ralentit les ruissellements. En outre, elle favorise toute une vie animale et végétale propice à la conservation des espèces. Ce sont des avantages qui comptent pour David.

Les murailles que nous avons actuellement sous les yeux ont été bâties d'après David au XVIII^e et au XIX^e siècles. Peu ont été reconstruites, à peine quelques reprises ça et là. C'est dire la robustesse de ces constructions. Mais beaucoup arrivent aujourd'hui en fin de vie et les engins mécanisés pour l'entretien des routes provoquent des arrachements de pierres. David pense que la prise de conscience étant là, il y aura du travail pour les muraillers.

Actuellement David est sur un chantier à Cadouin avec 2 salariés. Il s'agit de remonter une muraille qui retient des terres au-dessus du village et revaloriser un sentier de randonnée à la demande de la Communauté de communes de Cadouin avec une participation Conseil général de la Dordogne, de la Région et de l'Europe.

On accède au chantier en empruntant des escaliers qui permettent d'atteindre le sommet de la colline du Pech de la Garde et profiter de la vue sur Cadouin et sur la vallée du Bélingou.

Il a fallu démolir ce qui restait de l'ancienne muraille et dégager les terres pour poser la nouvelle construction à même le rocher. On garde soigneusement les pierres pour les réutiliser sachant qu'il faudra s'en procurer de nouvelles, environ trente pour cent du volume à reconstruire.

Le mur est construit avec un fruit de 5 centimètres par mètre. Cette inclinaison, l'agencement et la rugosité des pierres de tailles différentes, assurent la stabilité de l'ouvrage.

Ce travail vient compléter la réfection du centre du bourg réalisée il y a quelques années. Cadouin revit autour de son abbaye. Il est très agréable de s'y promener en fin d'après-midi quand le soleil couchant éclaire la façade romane du monument.

Propos recueillis auprès de David Fontayne

Courriel : murmuretenperigord@gmail.com



Le chantier de reconstruction d'une muraille à Cadouin



Il·lustracion Jacme Saraben

Illustration Jacques Saraben

**Sus la riba, las paubras veuvas
agaitavan la mar sabrondar...**

***Sur le rivage, les malheureuses veuves
regardaient la mer déborder...***

DEL TEMPS QUE LO BESTIUM PARLAVAN.

L'ARTISTA E L'AUSÈL.

Quant de batèus son venguts s'espotir sus las ròcas ?

Dempuèi que los bateus an trencat los flumes e las mars, mai d'un es anat pel fons e los batelièrs an laissat lor vita dins l'aiga prigonda.

Los batelièrs fasián lor mestier de batelièrs e sabían qu'un jorn o l'autre la mar prendriá los òmes per far veire que quò es ela la mestressa.

Sus la riba, las paubras veuvas agaitavan la mar sabrondar al delai los cais amb lors drollets espaurits dins los cotilhons.

Lor caldrà viure sens òme e sens papà !

Los òmes passavan delai sens desrenjar ni los ausèls ni los peissons.

Anuèi dels batèus esventras voidan sus tèrra e dins la mar de las terriblas poisons capablas de tuar tan bien los peissons coma los ausèls del temps que los capitans tròban lo camin per se salvar.

Pels fenèstrons alucats sus cada maine de la tèrra, l'òm vei una negra besonha empegar la mar e capelar sable e ròcs.

Los peissons son pus de minjar e los ausèls sabon pas perque d'un còp van morir dins aquela pega purida.

L'endoman, aquels fenèstrons nos gitan a la cara los imatges de la mar en colèra que debòlha d'un còp de lenga de las miliassas d'ostals de paubres pescaires.

Alhors, la tèrra ufla per escupir un alen de fuec sus dels drollets que fugisson lors cabanas abrاندadas.

E nos autres, encadenats per tan d'imatges que se butisson, avèm pus lo temps de soscar. Un fum d'imatges nos fai avugle. Avèm tota la tèrra suls uèlhs e vesèm pas ren !

AU TEMPS OÙ LES BÊTES PARLAIENT.

L'ARTISTE ET L'OISEAU.

Combien de bateaux sont venus s'écraser sur les écueils ?

Depuis que les bateaux ont traversé les fleuves et les mers plus d'un s'en est allé par le fond et les marins ont perdu leur vie dans l'eau profonde.

Les marins faisaient leur métier de marins et savaient qu'un jour ou l'autre la mer prendrait les hommes pour montrer qu'elle est la patronne.

Sur le rivage, les malheureuses veuves regardaient la mer déborder au-delà des quais, les enfants réfugiés dans leurs jupes.

Il leur faudra vivre sans mari et sans papa !

Les hommes passaient dans l'au-delà sans déranger ni les oiseaux ni les poissons.

Aujourd'hui des bateaux éventrés vident sur terre et dans la mer de terribles poisons capables de tuer aussi bien les poissons que les oiseaux tandis que les capitaines trouvent le chemin pour se sauver.

Aux lucarnes de la télévision, ouvertes sur chaque hameau de la terre, on voit une matière noire engluer la mer et recouvrir sable et rochers.

Les poissons ne sont plus mangeables et les oiseaux ne savent pas pourquoi, tout à coup, ils vont mourir dans cette pourriture poisseuse.

Le lendemain, ces lucarnes nous jettent à la face les images de la mer en colère qui, d'un coup de langue, détruit des milliers de maisons de pauvres pêcheurs.

Ailleurs, la terre enfle pour cracher un souffle de feu sur des enfants qui fuient leurs cabanes incendiées.

Et nous, enchaînés par tant d'images qui se bousculent, nous n'avons plus le temps de réfléchir. Un flot d'images nous rend aveugle. Nous avons la terre entière sous les yeux et nous ne voyons rien !

Mas l'artista velha.

L'artista sap onte cal portar los uèlhs.

L'artista nos fai veire çò que vira pas bien dins nòstre monde que ven fòl a força de voler còrrer totjorn pus viste.

Quant lo petròli s'escampa sus la mar, l'artista vei l'ausèl que patís.

L'ausèl qu'es una beutat del monde, rei pel aire e mèstre sus l'aiga, veiqui que pòt ni volar ni plonjar.

E l'ausèl pòt pas comprèner que quò es l'òme que l'a estropiat ental e que vai lo far morir coma un infirme.

L'artista es aquí per dire qu'un ausèl en crevant sul sable pegós empòrta amb el un pauc de la vita de tots los òmes.

Sens beutat cu podrà viure sus terra ?

Mais l'artiste veille.

L'artiste sait où il faut porter les yeux.

L'artiste nous fait voir ce qui ne tourne pas rond dans notre monde qui devient fou à vouloir aller toujours plus vite.

Quand le pétrole se répand sur la mer, l'artiste voit l'oiseau qui souffre.

L'oiseau, qui est une beauté du monde, roi des airs et maître sur l'eau, voici qu'il ne peut ni voler ni plonger.

Et l'oiseau ne peut comprendre que c'est l'homme qui l'a mutilé et qui va le faire mourir comme un infirme.

L'artiste est là pour dire qu'un oiseau en crevant sur le sable poisseux emporte avec lui un peu de la vie des hommes.

Sans beauté qui pourra vivre sur terre ?



Ausèl empetroliat

Robert VIGNAL

Oiseau mazouté

« Ai bel bracejar, mas alas m 'enlèvan pus, aquelas alas que me portavan d'una mar a l'autra. Aquelas alas que me menavan al niu, al niu onte mos pichons afamgalits esperan la becada. Mos auselons que van morir coma io ! Que de mai triste que de morir de fam a la pòrta de la vita ? »

« J'ai beau m'agiter, mes ailes ne m'enlèvent plus, ces ailes qui me portaient d'une mer à l'autre. Ces ailes qui me conduisaient au nid, au nid où mes petits affamés attendent la becquée. Mes oisillons qui vont mourir comme moi ! Quoi de plus triste que de mourir de faim à la porte de la vie ? »

À suivre.



Ausèl empetrolivat

Robert VIGNAL

Oiseau mazouté

L'òme que destrenh un ausèl empetrolivat pòrta en tèrra son pròpi fraire, que disi, quò es son aveniror que gita al fons del cròs onte raja una fugidissa e mortala riquesa.

L'homme qui se débarrasse d'un oiseau mazouté porte en terre son propre frère, que dis-je, c'est son avenir qu'il jette au fond du trou d'où jaillit une éphémère et mortelle richesse.

De sègre.

Gérard MARTY

À suivre.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES À PÉRIGUEUX EN 1870
(SUITE).

**DÉPÊCHE
TELEGRAPHIQUE.**

Paris, le 9 août 1870, 11 h. 35 m. du soir.

Le MINISTRE DE L'INTERIEUR à MM. les Préfets.

(CIRCULAIRE.)

Metz, le 9 août 1870, 9 heures 25 minutes du soir.

Il n'y a eu aucun engagement sur le front de l'armée du maréchal Bazaine. On a exécuté quelques reconnaissances de cavalerie, qui ont donné des indications sur les positions de l'ennemi. Dans l'une d'elles, un escadron de hussards s'est mesuré avec des uhlands prussiens. De notre côté, il y a eu un officier tué et un officier blessé. La reconnaissance ennemie a été refoulée.

(Correspondance du quartier général.)

Pour copie conforme :

CHEVANDIER DE VALDROME.

Pour copie conforme :

Le Préfet de la Dordogne,
Signé BOFFINTON.

Périgueux. — Imprimerie DUPONT et C^o, 191^{es} Taillefer, Aubergerie et des Farges.

Circulaire du 9 août 1870

Les défaites de Reichshoffen et de Forbach, le même jour du 6 août 1870 ont entraîné la chute du gouvernement d'Émile Ollivier.

Le comte de Palikao prend la direction du gouvernement à la demande de l'Impératrice Eugénie.

Le comte de Palikao est un général qui a la confiance de Napoléon III depuis la prise du palais d'été des empereurs de Chine à Pékin en 1860. Cet épisode a valu le titre de comte de Palikao au général Cousin-Montauban qui avait dirigé l'expédition.



Le maréchal Bazaine

Le ministère de l'Intérieur est tenu par Henri Chevreau qui signera les dépêches à la suite de Chevandier de Valdrome. Ce haut fonctionnaire né à Paris en 1823 entra en politique après le coup d'état du 2 décembre 1851. Élu au conseil général de l'Ardèche où son père avait été député, il entama une carrière de préfet. Comme le comte de Palikao, il bénéficiait de la confiance de l'Impératrice Eugénie. Il resta d'ailleurs fidèle au couple impérial qu'il accompagna en exil.

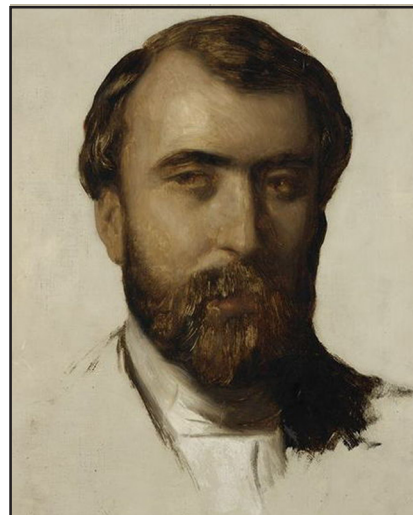
Dans sa dépêche à tous les préfets du 9 août qui sera sa dernière, de Valdrome donne des informations assez vagues : pas d'engagement sur le front, seulement quelques escarmouches avec la perte d'un officier français. Il signale la présence de la reconnaissance ennemie. Le fait de l'avoir repoussée n'a rien de rassurant car cela indique que l'armée prussienne, toute proche, observe les troupes françaises.



Le maréchal Mac-Mahon

On remarque l'emploi du terme « uhlán » qui est resté celui par lequel on a désigné les soldats prussiens pendant la guerre de 1870 et dans la littérature qui a suivi.

En fait ce terme désignait à l'origine un corps de cavalerie légère formé de soldats armés de lance, épée et carabine. Cette formation s'était développée dans les rangs des armées autrichienne, prussienne et polonaise.



***Henri Chevreau
ministre de l'Intérieur***

DÉPÊCHE TELEGRAPHIQUE.

Paris, le 10 août 1870 (reçue à 9 h. 25 m. du soir).

Le MINISTRE DE L'INTERIEUR à MM. les Préfets.

Le corps législatif vient de voter à l'unanimité un projet de loi qui contient les dispositions suivantes :

- 1° Remerciements à l'armée, elle a bien mérité de la patrie;
 - 2° Tous les citoyens non mariés ou veufs sans enfants ayant vingt-cinq ans accomplis et moins de trente-cinq ans, qui ont satisfait à la loi du recrutement et ne figurent pas sur les contrôles de la garde mobile, sont appelés sous les drapeaux pendant la durée de la guerre;
 - 3° Vingt-cinq millions de francs sont appliqués à venir en aide aux familles des citoyens compris dans cette catégorie;
 - 4° Les anciens militaires pourront s'engager ou remplacer jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans;
 - 5° Les personnes valides de tout âge pourront contracter un engagement dans l'armée active;
 - 6° Le contingent de 1870 se compose de tous les jeunes gens inscrits sur les tableaux de recensement qui ne se trouveront dans aucun des cas d'exemption ou de dispense prévus par la loi modifiée du 21 mars 1852.
- Suivent des dispositions relatives aux formalités à suivre pour le tirage au sort et la formation du contingent de 1870.

Cette loi sera exécutoire du jour de sa promulgation.

Pour copie conforme

Le Préfet de la Dordogne,

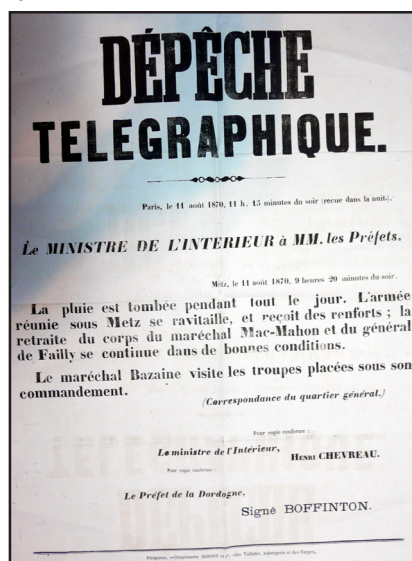
Signé BOFFINTON.

Périgueux. — Imprimerie DEFOY et C^e, rues Taillefer, Aubergère et des Farges.

Dépêche du Ministère de l'intérieur le 10 août

Le 10 août, le ministère de l'Intérieur remercie l'armée et donne ses instructions en vue des recrutements dont seront chargés les préfets. Les citoyens de 25 à 35 ans sont appelés. Les anciens militaires et les personnes valides pourront contracter un engagement en exécution de la loi promulguée par le corps législatif.

Le contingent de 1870 est également appelé. Après la dépêche apaisante de la veille, celle-ci montre que le gouvernement a pris conscience du manque d'effectifs. On peut se demander quel était l'impact de telles informations sur la population périgourdine. Cette population pouvait-elle imaginer que le Second Empire touchait à sa fin ?



Dépêches du 11 août

C'est le nouveau ministre de l'Intérieur, Henri Chevreau qui s'adresse aux Préfets.

On se rend compte que ce mois d'août est exécrable dans l'Est. Ces conditions désastreuses devaient énormément gêner les mouvements de l'infanterie et de la cavalerie.

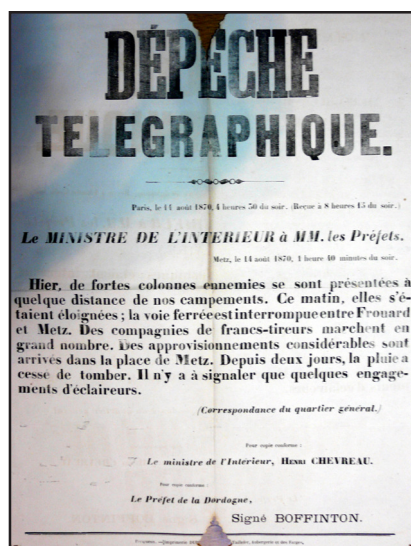
C'est donc autour de Metz que se concentrent dorénavant les opérations. Les troupes y sont placées sous le commandement du maréchal Bazaine.

Le maréchal est âgé de 59 ans. Ses galons, il les a gagnés évidemment en Algérie, mais surtout pendant les guerres de l'Empire : en 1854 en Crimée puis à Solferino en 1859 durant la guerre d'indépendance de l'Italie. Sa campagne au Mexique pour soutenir l'Empereur Maximilien lui vaut de nouvelles décorations.

Cependant, il quitte le Mexique en 1867 et prend la tête de la Garde impériale. Dès le début de la guerre de 1870, il dirige l'armée de Lorraine placée sous le haut commandement de Napoléon III qui s'est porté à Metz dès la fin juillet.

L'histoire nous dit que l'Empereur est en mauvaise santé. Depuis 1853 il souffre de la maladie de la pierre qui s'intensifie à partir de 1864. Les infections urinaires à répétition, aggravées par les stations à cheval, donnent lieu à des cures thermales à Plombières et dans les Pyrénées. Les chevauchées pour suivre l'armée d'Alsace de Mac-Mahon puis se rendre à Metz auprès de l'armée de Lorraine de Bazaine ont entraîné des crises très douloureuses que la médecine n'était pas capable de calmer.

Le maréchal Mac-Mahon conduit la retraite de l'armée d'Alsace avec le général de Failly vers Châlons-sur-Marne pour se rendre ensuite à Verdun. Toutes ces manœuvres se font, comme indiqué dans les dépêches, sous une pluie intense. Le maréchal, issu d'une longue lignée de militaires est âgé de 61 ans. Saint-cyrien, il a bâti sa carrière d'abord en Algérie où il a fait plusieurs séjours à divers titres mais surtout lors de la guerre de Crimée où on lui doit la prise de Sébastopol et son fameux : « J'y suis, j'y reste ! ».



Autres dépêches du 11 août

Pendant la campagne d'Italie, la bataille de Magenta lui valut le bâton de maréchal et le titre de duc de Magenta. Il préférait l'action militaire au statut de sénateur qu'il avait reçu de l'Empereur.

Le général de Failly, également saint-cyrien s'était tristement fait connaître dans l'affaire de la rue Transnonain en 1834 et avait participé plus tard à la campagne d'Italie. On lui a reproché son inaction lors de la bataille de Reichshoffen. En laissant écraser sa division près de Sedan, il contribua au désastre et fut relevé de ses fonctions. Dans ces conditions on peut imaginer que la retraite ne se passait pas dans le meilleur esprit durant un épisode pluvieux sans doute très éprouvant pour les soldats.

À Metz, Bazaine reçoit du ravitaillement et des renforts importants. Il visite les troupes placées sous son commandement. La population de Metz et des environs collabore avec les troupes, le beau temps revient et donc Bazaine dispose d'atouts importants pour lutter contre les Prussiens.

Une circulaire du 11 août constate que l'état des pertes dans « les deux affaires du 6 août » n'est pas établi. Elle fait référence aux défaites de Reichshoffen et de Forbach qui avaient eu lieu une semaine plus tôt et provoqué le remplacement du ministère Ollivier par celui de Palikao. Les lignes de communication et de chemins de fer sont interrompues.

Par ailleurs les dépêches continuent de signaler des engagements avec des éclaireurs ennemis.

On sait que le 12 août, l'Empereur a confié le commandement de l'ensemble des troupes à Bazaine avec la mission de faire la jonction avec Mac-Mahon autour de Verdun.

Le maréchal Bazaine, comme on le verra plus tard, ne semble pas décidé à quitter Metz malgré l'effectif important dont il dispose maintenant comme on l'a vu sur les dépêches du 11 août.

Nous sommes à un tournant du conflit, avec une armée, celle de Mac-Mahon, qui cherche à atteindre Verdun et l'autre, celle de Bazaine, qui se cantonne à Metz.

DÉPÊCHE TELEGRAPHIQUE.

Paris, 12 août, 8 h. 35 m. du soir. (Reçue à minuit.)

Le MINISTRE DE L'INTERIEUR à MM. les Préfets.

Metz, le 12 août 1870, 4 heures du soir.

L'état des pertes du 2^e corps est expédié ce soir par la poste. Le maréchal Mac-Mahon pourra vous envoyer directement celui du 1^{er} corps.

Notre cavalerie a poussé ce matin une brillante reconnaissance sur la Lied. Les coureurs ennemis s'avancent très-loin, mais le gros des forces est en arrière.

(Correspondance du quartier général.)

Autre Dépêche.

Paris, 12 août 1870, 9 heures 45 du soir. (Reçue à 2 heures 55 du matin.)

Le MINISTRE DE L'INTERIEUR à MM. les Préfets.

Le major général a résilié ses fonctions ainsi que le général Le Brun, premier aide-major général.

Quelques éclaireurs ennemis se sont portés à la gare de Frouard. Ils ont été repoussés. Leur officier a été fait prisonnier.

(Correspondance du quartier général.)

Autre Dépêche.

Paris, le 15 Août 1870, 12 h. 5 m. du mat. (Reçue à 4 h. 20.)

Le Ministre de l'Intérieur à MM. les Préfets.

Paris, le 15 août 1870, 1 heure du matin.

Une dépêche annonce que les communications avec Strasbourg sont interrompues. Aux dernières nouvelles, les Prussiens se massaient autour de la ville.

Pour copie conforme :

Le ministre de l'Intérieur, HENRI CHEVREAU.

Pour copie conforme :

Le Préfet de la Dordogne, signé BOFFINTON.

Bibliothèque - Imprimerie de l'Etat - 11, rue de la Harpe - Paris

Dépêches des 12 et 13 août

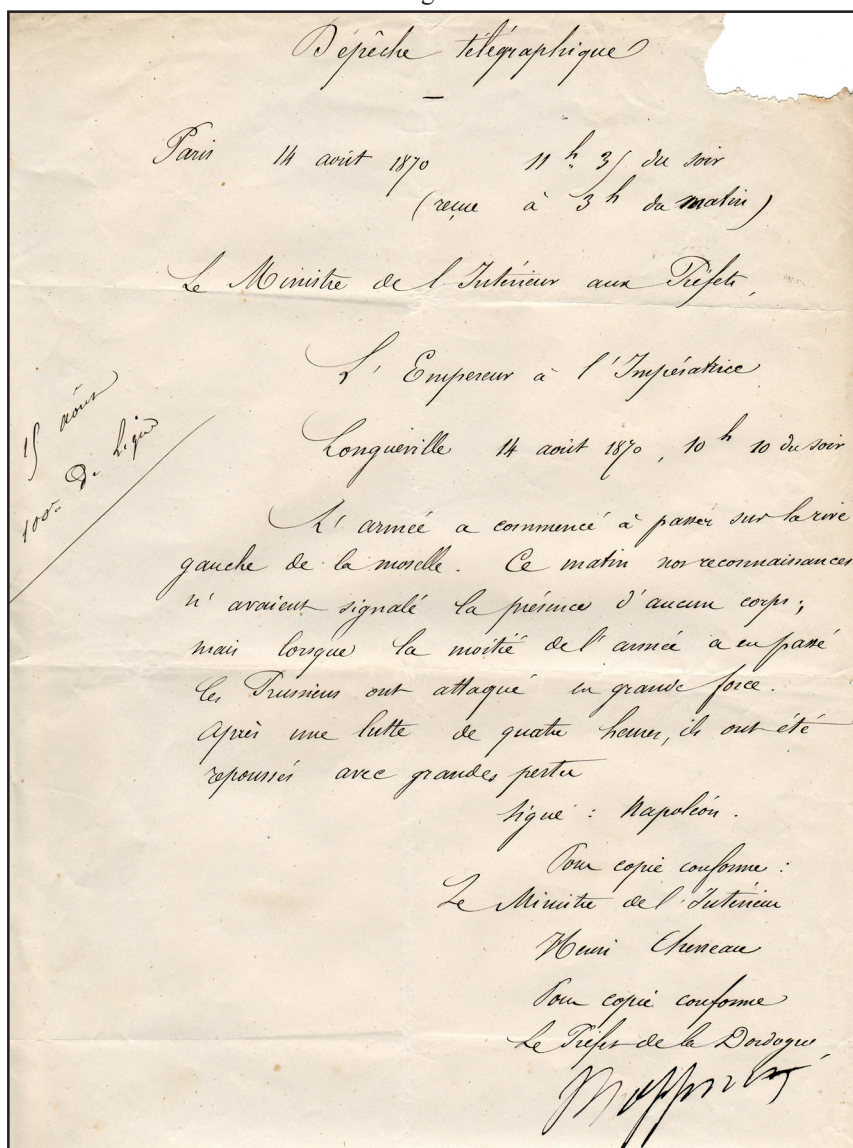
La première dépêche annonce que les pertes sont désormais connues des maréchaux et les préfets seront informés.

Le quartier général à Metz fait part d'une reconnaissance effectuée par la cavalerie française et des échanges avec des éclaireurs prussiens en gare de Frouard. Frouard se trouve à une trentaine de kilomètres au sud de la garnison de Metz.

Cela signifie que les Prussiens entament une manœuvre d'encerclement.

Autre mauvaise nouvelle le 13, Strasbourg, du fait du repli des armées, tombe aux mains des Prussiens.

Le général Le Brun qui a fait également les campagnes d'Algérie, de Crimée et d'Italie quitte l'état major général pour prendre la direction de divisions combattantes.



Dépêche manuscrite du 14 août 1870

Il s'illustrera à la tête de l'infanterie de marine au cours des batailles autour de Metz. Il sera fait prisonnier.

La dépêche, pas encore publiée sous forme d'affiche, est une lettre de l'Empereur à l'Impératrice qui, on le sait, assure la régence. Elle est envoyée de Longueville. Il faut semble-t-il y voir Longueville dans les faubourgs de Metz.

Cette agglomération est située sur la rive gauche de la Moselle.

Une attaque, au moment où les troupes françaises traversent la Moselle démontre que les Prussiens sont bien renseignés sur les mouvements de notre armée qui, bénéficiant des renforts qu'elle vient de recevoir, a pu les repousser.

Dépêche Télégraphique

Paris le 14 août 1870. 11 h. 40. M. Duvoir

Le Ministre des Postes aux
Préfets.

Metz 14 août 1870. 8 h. 10. M. Duvoir

L'Empereur est parti aujourd'hui à
2 heures avec le Prince Impérial se
dirigeant sur Verdun. avant de quitter Metz
Sa Majesté a adressé la proclamation suivante
" En vous quittant pour aller combattre
l'invasion, je confie à votre patriotisme
la défense de cette grande cité. Vous ne
peut permettre pas que l'étranger s'empare
de ce boulevard de la France et vous
rivaliserez de dévouement et de courage avec
l'armée. Je conserverai le souvenir reconnaissant
de l'accueil que j'ai trouvé dans vos murs
et j'espère que, dans des temps plus heureux,
je pourrai revenir vous remercier de votre
digne conduite.

Quartier Impérial 14 août 1870
Pour copie conforme:
Le Préfet de la Gironde
J. P. Marty

11 août
1000 de Leguin

Michel RO

Autre dépêche du 14 août

Une autre dépêche, envoyée une heure plus tard, annonce que l'Empereur quitte Metz accompagné du Prince Impérial. Tous deux se dirigent sur Verdun pour rejoindre Mac-Mahon.

Il convient de rappeler ici que l'Empereur est souffrant, que Bazaine est à la direction des armées avec l'ordre de rejoindre les troupes de Mac-Mahon.

Gérard MARTY

À suivre.

ACTUALITÉS

TRÉMOLAT : Distinction au « Vieux Logis ».



Photo Josette Marty
Mercredi après-midi, Bernard Giraudel, responsable de l'hôtel-restaurant « Le Vieux Logis » a reçu de Mme Annie Delperrier, Présidente de l'Académie des Lettres et des Arts du Périgord, le diplôme d'honneur « Patrimoine et Tourisme 2012 ».

La remise s'est déroulée dans le cadre prestigieux des jardins de l'hôtel. M. Giraudel a accepté avec plaisir ce diplôme qui consacre, selon la Présidente, « une contribution exceptionnelle au rayonnement du Périgord ».

SUR VOTRE AGENDA

ALLES-SUR-DORDOGNE

Samedi 21 juillet 2012 : 6^{ème} après-midi artistique aux Salveyries à partir de 15 heures : peintres, auteurs, folklore et tombola.

Dimanche 5 août 2012 : Fête votive sur la plage de Sors, en matinée : concours de pêche.

Vendredi 5 octobre 2012 : soirée occitane de la Jeunesse Alloise à la salle des Fêtes à 20 h 30 : vidéos en occitan sous-titrées en français, groupe folklorique « Los Reipitits » de Siorac, châtaignes, merveilles et bourru offerts. Participation : 5 euros.

LE BUISSON-DE-CADOUIN

Mercredi 1^{er} août 2012 : Estivalivre, vente de livres sur le foirail organisée par la Bibliothèque municipale.

LO CHALELH

Bulletin de liaison de l'Association **Mémoire et Traditions en Périgord**
Rédaction : Josette et Gérard MARTY avec l'aimable participation de bénévoles.

Les Salveyries
24480 ALLES-SUR-DORDOGNE

Téléphone : 05 53 63 31 58

Courriel : marty.salverio@wanadoo.fr

Le site : <http://pagesperso-orange.fr/salverio>

PRODUCTION de l'Association "Mémoire et Traditions en Périgord" :

"Lo Chalelh" abonnement annuel :
(13 euros).

LIVRES

"KG, Prisonnier de guerre" de
Fernand MARTY (13 euros).

"Souvenirs d'ailleurs" de Pierre
GÉRARD (10 euros).

**"Tibal lo Garrèl : e la carn que
patís"** de Louis DELLUC édition
en occitan et français (20 euros).

DVD

"Si parliam occitan" scènes de la
vie paysanne en occitan (Sous-
titrées en français) (13 euros).

"Vilatges dau Périgord"
reportages en occitan sur Meyrals,
Calès et Limeuil (Sous-titrés en
français) (10 euros).

"Brava Dordonha"
Reportages en occitan sur Alles et
Paunat (Sous-titrés en français)
(10 euros).

"Tèrmes dau Perigòrd"
Reportages en occitan sur Redon
Espic et Cadouin. (Sous-titrés en
français) (10 euros).

"Cloquière dau Perigòrd"
Mise en place de la cloche de
Conne-de-Labarde et histoire de
ramoneur (10 euros).

"Perigòrd Negre" : Peiraguda au
Coux et La Promenade du Nénet
(10 euros).